

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL 2008 2<sup>ème</sup> trimestre  
Bureau de dépôt Bruxelles X  
P 3010 4

BELGIQUE-BELGIË  
P.P.  
Bruxelles X  
1/3169

90 Feuilletts

Centre Albert Marinus

Folklore  
Ethnologie populaire  
Patrimoine

## **Conseil d'administration**

- Président : Georges Désir
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Jean-Paul Heerbrant

## **Membres**

Madame le Notaire Gilberte Raucq, MM. Jean-Marie Duvosquel, François Riche, Didier Rober, Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

## **Membres d'honneur**

Gustave Fischer (Vice-président d'honneur), Comte Guy Ruffo de Bonneval de la Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†), Jean-Pierre Vanden Branden

## **Personnel de la section folklore du Musée communal :**

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.
- André Gahide : bibliothécaire

## **Feuillets d'information du Centre Albert Marinus**

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul

Rédaction, composition, traitement de texte : Jean-Paul Heerbrant,  
Jean-Marc De Pelsemaeker

Impression : Hayez

Diffusion : 2100 exemplaires

Abonnement : 5 euros par an ( 4 numéros)

Compte : 310-0615120-32

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, Ministère de la Culture et des Affaires sociales, et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

En couverture : verrière de la galerie Bortier. (Photo : JM DP)

# Sommaire

<b>Calendrier des activités</b>	4
<b>Activités du trimestre</b>	5
- Visite guidée : Hôtel communal de Schaerbeek	
- Promenade guidée : Antiquaires du Sablon et chineurs des Marolles	
- Promenade guidée : Passages et galeries : une idée lumineuse	
Actualité	20
Feuilleton : <i>La faux et le sablier : les allégories gravées du Temps aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles</i>	23
Introduction au <i>Cours de Sociologie</i> d'Albert Marinus	28

Consultez notre site :  
[www.albertmarinus.org](http://www.albertmarinus.org)

# Calendrier des activités

**Mercredi 22 octobre 2008 à 14h00**  
**Mercredi 29 octobre 2008 à 14h00**

Visite guidée : Hôtel communal de Schaerbeek

**Dimanche 23 novembre 2008 à 10 h**  
**Mercredi 26 novembre 2008 à 10 h**

Promenade guidée :  
Antiquaires du Sablon et chineurs des Marolles.

**Dimanche 14 décembre 2008 à 14 h**  
**Mercredi 17 décembre 2008 à 14 h**

Promenade guidée :  
Passages et galeries : une idée lumineuse

**Si vous vous inscrivez à nos activités et que vous avez un empêchement, il est impératif de nous prévenir afin que nous puissions proposer votre place à une autre personne. Les listes d'attente sont souvent très remplies!**

**Il est indispensable de confirmer votre inscription par téléphone au 02/762-62-14**

**Visite guidée : Hôtel communal de Schaerbeek**

Mercredi 22 octobre 2008 à 14h00

Mercredi 29 octobre 2008 à 14h00

**Place Achille Colignon - 1030 Bruxelles**

(rendez-vous : porte latérale gauche de l'Hôtel communal)

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Schaerbeek n'est encore qu'une bourgade aux activités essentiellement agricoles et maraîchères, située aux portes de la capitale. Il suffit de quelques décennies pour transformer ce calme village en un faubourg dynamique et urbanisé. Les quartiers de la rue Royale, de la gare du Nord et de la place Liedts se construisent successivement tandis que des voiries nouvelles sont tracées puis ouvertes. Quelques monuments significatifs s'élèvent aussi, accompagnant cette transformation. Ainsi, l'église Sainte-Marie est-elle édifée en 1845 par l'architecte Henri Van Overstraeten dans le style romano-byzantin.

La commune se doit de marquer son nouveau statut par un geste fort. En 1881, les autorités -Achille Colignon est alors bourgmestre- lancent un concours d'architecture pour un nouvel hôtel communal. Malgré le délai extrêmement court accordé aux concurrents (trois mois!), vingt-sept projets sont soumis à l'approbation du jury. Jules Jacques Van Ysendyck remporte la palme malgré un dépassement de budget. Cet argument, retenu par les candidats évincés, n'empêche pas les autorités communales de maintenir leur choix. Incontestablement, le style retenu par l'architecte, déjà auteur de l'hôtel communal d'Anderlecht (1875-79), a séduit les édiles. La référence à l'une des périodes considérées comme glorieuses de notre histoire (la Renaissance flamande) emporte l'adhésion générale. La première pierre est posée en mars 1885 et les travaux durent un peu moins de deux ans et demi. Le nouvel édifice est inauguré en grande pompe un jour de fête nationale en présence du roi Léopold II.

Malheureusement, vingt ans après sa construction, de gros travaux de restauration s'avèrent nécessaires. De plus, dans la nuit

du 17 au 18 avril 1911, un incendie d'origine criminelle ravage une grande partie de l'édifice, obligeant l'administration communale à se réfugier dans les locaux d'une école de la rue de la Ruche. Le fils du concepteur, Maurice Van Ysendyck, architecte lui aussi, se propose pour la réhabilitation de l'ensemble. Comme, par bonheur, il possède encore les plans d'origine, son offre est acceptée. On décide de conserver l'aspect extérieur du bâtiment, la façade principale ayant été épargnée par le brasier. Cependant, les façades latérales sont doublées, entraînant un considérable accroissement de la surface disponible. L'intérieur est d'ailleurs modifié en fonction des besoins sans cesse croissants d'une commune en constante expansion.

Pour l'édifice rénové, les nouvelles techniques de construction sont mises en oeuvre. Les structures de bois sont ainsi remplacées par du béton armé. On ne lésine pas sur la qualité de la finition intérieure en utilisant notamment le chêne et le marbre mais la Première Guerre mondiale rend difficile, voire impossible, l'achat de matériaux exotiques et précieux que l'on remplace par des éléments provisoires. Ceux-ci seront changés dès que possible.

A l'origine, le rez-de-chaussée est réservé aux services de police et aux installations des pompiers qui ont depuis longtemps quitté les lieux. Un somptueux escalier d'honneur mène au premier étage où se trouvent les salles du Conseil et des mariages ainsi que d'autres salles de réunion. L'aile gauche accueille les cabinets du bourgmestre et du secrétaire communal tandis que l'aile droite les services des travaux publics. L'arrière du bâtiment abrite la salle des guichets et les espaces destinés à l'accueil au public. Ce dernier ensemble est couvert par un lanterneau de verre et les dimensions de la salle sont si vastes qu'elle possède l'allure des galeries commerciales et des passages couverts tellement en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle.

La décoration intérieure a fait l'objet d'un soin infini. De nombreux artistes et artisans ont prêté leur concours à la réalisation des lambris, à la construction des meubles, à l'élaboration des verrières, à l'exécution des panneaux décoratifs et des sculptures. On relève ainsi les noms d'Egide Rombaux, Henri Evenepoel, Godefroid Devreese, Herman Richir, Privat





En haut : lanterne de la façade de l'Hôtel communal de Schaerbeek. (Photo : JMDP)  
En bas : salle des guichets de l'Hôtel communal de Schaerbeek. (Photo : JMDP)



Livemont, Florent-Prosper Colpaert... Tout ici respire le luxe, la solidité, le confort cosu. De nombreuses allégories figurent dans les bureaux des échevins, leur rappelant les qualités nécessaires à l'exécution de leurs tâches : énergie, activité, loyauté, générosité... Cependant, en d'autres lieux, le visiteur perçoit aussi des intentions plus légères. Ainsi dans l'escalier d'honneur, des branches de cerisiers composent la décoration de la bordure des fenêtres. Les griottes, qui ont fait la célébrité de Schaerbeek et dont le goût aigrelet était hautement prisé, servaient bien sûr à la production de la kriek. On remarque aussi une très belle composition d'Eugène Verboeckhoven représentant deux ânes de profil. La commune s'enorgueillit de son sobriquet de "cité des ânes", ces animaux servant en très grand nombre et de manière quotidienne au transport des produits maraîchers jusqu'aux marchés bruxellois.

Mais il est impossible de parler de l'Hôtel communal sans mentionner les maisons qui l'entourent et forment le bel ensemble de la place Colignon. Un concours lancé en mars 1897 impose certaines contraintes aux architectes, comme celle de travailler en style Renaissance ainsi que le respect de certains gabarits, mais en contrepartie, la commune accepte de vendre les terrains dont elle est propriétaire avec 30% de rabais sur la valeur estimée. La place possède de ce fait une homogénéité remarquable et forme un bel d'écrin, certains éléments de façade constituant d'ailleurs un rappel de la décoration de l'Hôtel communal.

Participation aux frais pour la visite guidée de l'Hôtel communal de Schaerbeek

Membres :	3 Euros
Seniors et étudiants :	4 Euros
Autres participants :	5 Euros

Réservation indispensable  
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

**Promenade guidée :****Antiquaires du Sablon et chineurs des Marolles**

Dimanche 23 novembre 2008 à 10 h

Mercredi 26 novembre 2008 à 10 h

**Parvis de l'église Notre-Dame-du-Sablon****rue de la Régence de la Régence - 1000 Bruxelles**

Ils sont si proches et pourtant si différents. L'un est élégant et huppé, l'autre populaire et vivant. L'un abrite des enseignes célèbres et des restaurants étoilés, l'autre est le domaine des vendeuses de caricoles et des consommateurs de tartines de fromage blanc. Le premier est chargé d'histoire, le second est le royaume des anecdotes. D'un côté, on parle pointu, de l'autre, on zwanze avec allégresse. Le Sablon et le quartier des Marolles sont voisins mais tout les sépare. Tout, vraiment ?

Le Sablon, jouxtant le palais ducal du Coudenberg, se trouve à deux pas du pouvoir politique. Dans ces conditions, le fait qu'il ait accueilli dès l'origine les demeures des familles aristocratiques proches de la cour coule de source. Marie de Hongrie est baptisée dans l'église Notre-Dame en présence de la fine fleur de la noblesse impériale et l'infante Isabelle abat, sans coup férir, le papegay au tir du grand Serment des Arbalétriers. Les Tour et Taxis font de leur hôtel le centre des postes impériales. Plusieurs fêtes somptueuses - qu'il s'agisse de la célébration de la prise de Buda en 1686 ou des éditions particulièrement réussies de l'Ommegang – déroulent leurs fastes sur la place. Quant à l'hôtel de Bourmonville, il sert durant près d'un siècle de résidence aux ministres plénipotentiaires de Marie-Thérèse. Excusez du peu... Dès lors, on ne s'étonne plus de trouver à ce coin de Bruxelles un air de chic et de distinction.

Au contraire, les Marolles forment, et ce depuis bien longtemps, un quartier populaire. Un fouillis de venelles, d'impasses, de rues étroites s'accroche aux pentes du Galgenberg. En 1854, la ville estime que l'ensemble apparaît comme vétuste et délabré. Les édiles dressent un plan d'urbanisation avec le tracé d'une artère parallèle à la rue Haute





Eglise Notre-Dame-du-Sablon. (Photo : JMDP)



Marché aux puces de la Place du Jeu de balle. (Photo : JMDP)

et la création d'une vaste place où s'érigera la caserne des pompiers. En 1873, la nouvelle place accueille le marché aux puces transféré de la place Anneessens. Elle se voit baptisée, dans le parler local, du vocable de *â met*. Le Jeu de Balle offrait mille possibilités au visiteur : l'occasion rêvée aux éventaires, le folklore et la gastronomie, le sport (les matches de balle pelote s'y déroulaient dans une atmosphère animée), l'expression de la foi dans l'église des Capucins (où se pratiquait d'ailleurs, jusqu'il y a peu, une bénédiction des animaux). Avec l'arrivée des brocantes qui se tiennent partout et en toute occasion, l'endroit a quelque peu perdu de sa superbe. Il reste néanmoins synonyme de décontraction et de plaisirs bon enfant.

Différents, disions-nous? Peut-être mais le Sablon et les Marolles constituent tous deux une mine pour les collectionneurs et les amateurs de bonnes affaires. A des niveaux différents, c'est sûr. Mais qu'il s'agisse de brocanteurs ou d'antiquaires, la démarche est la même, chacun y cherche la perle rare, l'objet dont il rêve depuis des années. Certes, collectionneurs et amateurs y règlent leurs tractations mais les Bruxellois s'y promènent également pour le plaisir car ces endroits restent vivants et offrent un spectacle toujours renouvelé et toujours coloré.

Faisons-nous plaisir et partons à la découverte de ces deux quartiers sous la houlette d'un guide de l'association **Itinéraires**. En formant le vœu que ces deux perles de notre capitale restent le plus longtemps possible telles qu'en elles-mêmes et qu'elles soient protégées de l'action mercenaire et malfaisante de promoteurs sans scrupules!

Participation aux frais pour la promenade guidée :  
Antiquaires du Sablon et chineurs des Marolles

Membres : 11 Euros  
Seniors et étudiants : 12 Euros  
Autres participants : 13 Euros

Réservation indispensable  
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

**Promenade guidée :****Passages et galeries : une idée lumineuse**

Dimanche 14 décembre 2008 à 14 h

Mercredi 17 décembre 2008 à 14 h

**Rendez-vous : Passage du Nord, Entrée blv. Adolphe Max**

La vogue des passages couverts trouve son origine dans le lotissement créé en 1786 à l'initiative de Philippe d'Orléans, cousin du roi Louis XVI, en bordure du Palais-Royal à Paris. Les galeries abritant les boutiques offrent au chaland la possibilité de faire ses courses à l'abri des intempéries grâce à la présence d'un péristyle. Elles présentent l'avantage supplémentaire d'être éclairées le soir. Par manque d'argent cependant, le prince ne peut faire construire la dernière travée qui est temporairement remplacée par des édifices de bois. L'ensemble de ces quatre dernières galeries provisoires n'attire pas seulement les amateurs de marchandises de luxe, il devient aussi le centre de l'agitation politique prérévolutionnaire et ses cafés rallient tous les fêtards de la capitale. Cet ensemble multifonctionnel, plein d'animation quelle que soit l'heure, sert de modèle à de nombreux autres passages qui, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sont construits en dur.

Bruxelles n'est pas en reste de cette mode. En effet, de 1820 à 1880, le pentagone voit la construction de sept passages commerciaux. Trois d'entre eux subsistent encore : ce sont les galeries Saint-Hubert, la galerie Bortier et le passage du Nord. Les quatre autres ont été démolis ou fortement dénaturés, il s'agit du passage de la Monnaie, de la galerie du Commerce, du passage des Postes et de la galerie du Parlement.

Les galeries royales Saint-Hubert forment sans conteste l'un des exemples les plus réussis de ce type d'architecture. Elles figurent parmi les monuments particulièrement chers au cœur des Bruxellois. Edifiées par Jean-Pierre Cluysenaar en 1846-47 (treize mois de travaux suffisent à les construire), elles présentent un programme architectural extrêmement élaboré. Les plans sont conçus sui-





Galeries royales Saint-Hubert, la verrière. (Photo : JMDP)



vant des axes de composition très rigoureux malgré un parcellaire ancien des plus compliqués. Les façades extérieures -d'un aspect monumental- ne laissent présager ni la fonction du bâtiment ni l'organisation intérieure. La grande innovation technique des galeries Saint-Hubert est constituée à la fois par les verrières de grande dimension qui assurent l'éclairage zénithal et par l'utilisation du métal sur grande échelle. Le visiteur ne manque pas de noter la présence du marbre pour les soubassements, les vitrines à encadrement de cuivre et la superposition des ordres classiques qui assurent la verticalité. Il relève également le soin apporté aux nombreux éléments décoratifs comme les statues, les luminaires (autrefois à gaz), les faux marbres... La composante principale du lieu reste la lumière qui inonde l'intérieur, dilue la perspective et engendre une atmosphère différente selon le moment.

Un an plus tard, Cluysenaar réalise un nouvel exemple de passage en ouvrant, entre la rue Saint-Jean et la rue Duquesnoy, la galerie Bortier bien connue des amateurs de livres anciens et d'estampes. La galerie Bortier jouxte le Marché de la Madeleine dont elle constitue d'ailleurs un des moyens d'accès. Comptant quinze boutiques et un étage d'habitations, elle est considérée dès son inauguration comme une réussite, que l'on vient visiter de fort loin. Son côté biscornu et ses différences de niveau marquées par quelques marches lui confèrent un charme certain. A l'époque de son ouverture en 1848, ce sont principalement des maraîchers, des marchands de volaille, des bouquetières qui occupent les commerces et leur présence donne à l'endroit l'aspect d'un « véritable capharnaüm ». Considérablement rénovée en 1974 (elle en avait bien besoin), elle retrouve alors une partie de son éclat d'origine. Une nouvelle verrière en lamelles de verre feuilleté et bombé remplace l'ancienne, les marbres sont décapés, les colonnes et les plaques de fonte sont repeintes, offrant ainsi un emplacement de choix aux bouquinistes qui viennent s'y installer.

Quant au passage du Nord qui relie la rue Neuve au boulevard Max, il s'ouvre en 1882. Réalisé par l'architecte Henri Rieck, le passage n'est pas seulement un lieu de commerce, il fait aussi corps avec un "Musée du Nord" qui expose des personnages de



Galeries royales Saint-Hubert, détail. (Photo : JMDP)

cire, abrite des panoramas, accueille des spectacles de marionnettes, de prestidigitation, d'hypnose. Nombreuses sont donc les salles aux multiples usages qui se trouvent de part et d'autre de la verrière : certaines font office de restaurant, de jardin d'hiver, de salles d'antiquités et de curiosités... Le musée qui ferme ses portes en 1895 est remplacé par un théâtre, lequel disparaît à son tour en 1908. Les locaux vides sont alors incorporés à l'Hôtel Métropole voisin. Les travaux de construction de l'ensemble sont menés avec rapidité grâce aux progrès de l'industrialisation. Ceux-ci permettent par exemple l'emploi d'un enduit fait de ciment et sable du Rhin en lieu et place de la pierre blanche. De même, le verre courbe qui constitue une nouveauté est utilisé pour la verrière. Bien des éléments d'origine ont disparu mais le lieu continue d'offrir une oasis de calme aux Bruxellois qui la traversent et quittent l'agitation de la rue Neuve.

Comme on le sait, le XX<sup>e</sup> siècle fut pour la capitale une longue période de destruction et de mutation. De nombreux édifices et monuments disparurent alors sous la pioche des démolisseurs. Ils furent, dans certains cas, remplacés par de nouvelles galeries (Ravenstein, Agora, Saint-Honoré...), lieux de passage autant que de commerce, témoignages de l'architecture de leur temps et à ce titre, bien dignes d'intérêt.

Participation aux frais pour la promenade guidée :  
Passages et galeries : une idée lumineuse

Membres :	10 Euros
Seniors et étudiants :	11 Euros
Autres participants :	12 Euros

Réservation indispensable  
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.



## Réouverture du Musée de la Vie wallonne

Le Musée de la Vie wallonne, avec lequel le Centre Marinus collabore beaucoup (et toujours avec grand plaisir) pour ses différentes expositions, rouvre ses portes après de longs mois de rénovation. Cette vénérable institution, créée en 1912 à l'initiative de quelques amateurs, s'est installée en 1970 après de multiples pégrinations dans l'ancien couvent des Frères mineurs. Géré à la fois par la Province de Liège, la Ville de Liège et l'Etablissement d'Utilité publique du Musée, il a pour but - extrêmement vaste ! - de rassembler et présenter l'éventail le plus complet d'objets de la vie quotidienne. Et le musée ne faillit pas à sa tâche. Les objets les plus divers sortent des greniers, des ateliers et des remises privés pour constituer les premières collections. Le plus souvent usuels, ils n'en sont pas moins significatifs et certains sont de vrais bijoux d'art populaire. Les collections s'enrichissent considérablement durant toutes ces années. Les dons sont innombrables. Bienheureuses les institutions qui, à l'exemple du Musée des Arts décoratifs à Paris, accroissent leurs fonds dans une notable proportion grâce aux particuliers ! Ces gestes généreux prouvent combien les lieux qui les accueillent sont chers au cœur du public.

A l'ouverture, après le déménagement de la fin des années 1960, on célèbre beaucoup la présentation. A juste titre. Mais la scénographie vieillit, les modes passent et sans doute était-il temps de renouveler l'approche et la façon de concevoir le musée. Le résultat est le fruit de longs mois de travail. Le parcours a donc été repensé, les réserves revisitées, les technologies nouvelles intégrées. Désormais le visiteur découvre à travers la grande diversité des thèmes traités tous les aspects de la société wallonne. Les témoignages du passé ne sont plus les seuls retenus, le présent aussi est montré, et dans une part non négligeable. Il s'agit de présenter les multiples facettes d'une région complexe et dynamique, en perpétuelle mutation. Les documents et objets choisis ne concernent plus seulement le folklore et l'ethnologie populaire, ils évoquent désormais la géographie et l'histoire, les religions et les croyances, les fêtes et le droit, les métiers d'art et les savoirs, l'économie et la consommation, bref tous les aspects de la culture wallonne. Aujourd'hui, le musée place l'être humain au centre de ses préoccupations et étend son champ d'action jusqu'aux dernières années du XX<sup>e</sup> siècle. Souhaitons un franc succès à cette nouvelle présentation et remercions l'ensemble du personnel du musée pour la tâche fournie au cours de ces longs mois. Car le résultat est riche et passionnant !

**Le Musée de la Vie wallonne (Cour des mineurs 4000 Liège) est ouvert tous les jours de 9h30 à 18h. Fermeture les lundis et les 1er janvier, jour de Pâques, 1er novembre et 25 décembre. Gratuit le premier dimanche de chaque mois. Tél : 04.237.90.40**



En haut : *Boterèsse*. Détail d'une sculpture de Léopold Harzé, Liège, 1862  
(copyright Province de Liège - Musée de la Vie wallonne , G.Destexhe)

En bas : Fauteuil des années 1950, rotin et métal.  
(copyright Province de Liège - Musée de la Vie wallonne, G.Destexhe)

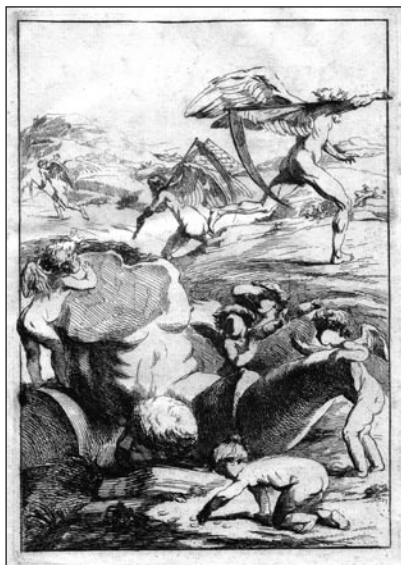
*La faux et le sablier : les allégories gravées du Temps aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (3)*

Il était forcé que le thème du Temps destructeur retienne aussi les antiquaires, tous ceux qui, depuis la Renaissance se montraient fascinés par les antiquités de Rome d'abord, et – plus largement bientôt – par les antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises. À ce sujet, on trouve une belle suite de frontispices originaux représentant le Temps en tête de trois des sept tomes que comprend le *Recueil d'antiquités égyptiennes, grecques, étrusques et romaines* (Paris, 1752-1767) que fit connaître le comte de Caylus (1692-1765). Ces frontispices retiennent d'autant mieux l'attention que le comte de Caylus s'est mis en demeure d'en fournir lui-même l'explication. Ainsi, s'agissant du frontispice du Tome III (1759, p. XXIX – Fig.7), il est précisé : "Le Frontispice représente l'Antiquité sous la forme d'une Figure Egyptienne, prodigieuse en grandeur, & couverte d'un voile immense rabattu par les tems qui s'empressent, & font tous leurs efforts pour la cacher & l'obscurcir : quelques Enfans lèvent des parties de ce même voile pour découvrir cet objet de leur curiosité, & paroissent dans l'admiration des petites parties qu'ils aperçoivent. Le piédestal de ce Colosse est placé sur les Siècles représentés par des Vieillards; il les affaisse; cependant quelques-uns sont encore apparens". Le Temps recouvre de son voile un passé héroïque qui pique la curiosité d'enfants-antiquaires. Le frontispice du Tome IV (1761, p. XIII – Fig.8) suscite quant à lui le commentaire suivant : "Cette composition représente les Tems : ils sont tous traités de la même manière, c'est-à-dire, représentés avec la faux, la barbe, & la vieillesse; mais ils sont placés sur différens plans. On en distingue un avec peine qui se perd dans le Ciel, un autre prêt à traverser l'horizon : on voit sur des plans plus voisins quelques-uns de ces mêmes Figures placées derrière des Rochers qui ne permettent d'en distinguer que quelques parties. Quelques-uns marchent dans la plaine, mais toujours en s'éloignant du premier Plan sur lequel on voit plusieurs Enfans occupés à considérer & à étudier ces Figures. Celle du Tems qui se perd dans le Ciel est observée avec une Lunette; les enfans méditent, & sont occupés à regarder ceux qui sont dans la plaine, derrière les Rochers & sur l'horizon; ils semblent leur comparer les médailles, les bustes ou

les figures mutilées dont ils sont environnés. Cette allégorie dépeint l'étude, & le travail des Antiquaires qui doivent s'appliquer à distinguer les siècles. La seule Figure du Temps pouvoit les représenter dans de pareilles circonstances". Là aussi, des enfants joufflus et ailés – dont l'un d'eux doit bien être le comte lui-même! – ne peuvent que contempler la réalité détruite par le Temps qui s'enfuit au gré des siècles. Enfin, le frontispice du Tome VI (1764, p. XI – Fig.9), prévu pour être le dernier avant qu'un septième ne vint ajouter des compléments, illustre "Le Temps dans une campagne. Il est environné de Sphinx; les uns sont découverts en entier; les autres sont à moitié cachés dans la terre & presque détruits : en général toutes leurs parties sont éparses. Le Temps ne pouvant être ni fixé ni arrêté; il est placé debout; non sur une boule comme la Fortune, mais sur une roue : le mouvement de l'une étant réglé & continu & celui de l'autre variable & inconséquent. Ces mots sont écrits au bas de la composition, *Tot Sphinges multos quaerant Oedipodas*" (nb : on lit "Aedipodas" sur la gravure). C'est bien le Temps destructeur qui est à l'œuvre celui qui met en morceaux le passé, réduisant les décombres à des énigmes qui attendent leur Œdipe. Chacun des trois frontispices voulus par Caylus met ainsi en scène à la fois le Temps qui voile et, par l'image ou par le texte, le travail des antiquaires qui dévoile.

On conclura ce tour d'horizon par une œuvre atypique due à William Hogarth (1697-1764). Cette gravure satirique réalisée en 1761, et qui ornait le bulletin de souscription pour son tableau *Sigismunda*, a pour titre : "Time smoking a Picture", *Le Temps fumant un tableau* (Fig. 10). Hogarth s'insurge contre l'idée à la mode chez les connaisseurs que le temps dignifie l'art. Plus largement, il s'agit d'une charge (qui se révélera toutefois calamiteuse pour lui et son projet [le tableau sera exécuté mais jamais vendu]) contre tous ceux qui se laissent dicter leur goût pour les vieilleries encrassées par la critique ("To Nature and your Self appeal/ Nor learn others, what to feel"). On y voit le Temps, assis sur le torse d'une statue démantibulée fumant la pipe tandis que sa faux est passée à travers la toile du tableau qu'il contemple. Sur le cadre du tableau, on lit une sentence, en grec, attribuée à Cratès : "car le temps n'est pas le sauveur des arts mais affaiblit tout ce qu'il touche" (avec une référence à [Joseph Addison, *The Spectator*, II, [1711], p. 83]). Un gros pot de vernis est posé à sa gauche, que désigne un doigt vengeur de la statue en morceaux. Nous sommes à l'époque où la critique



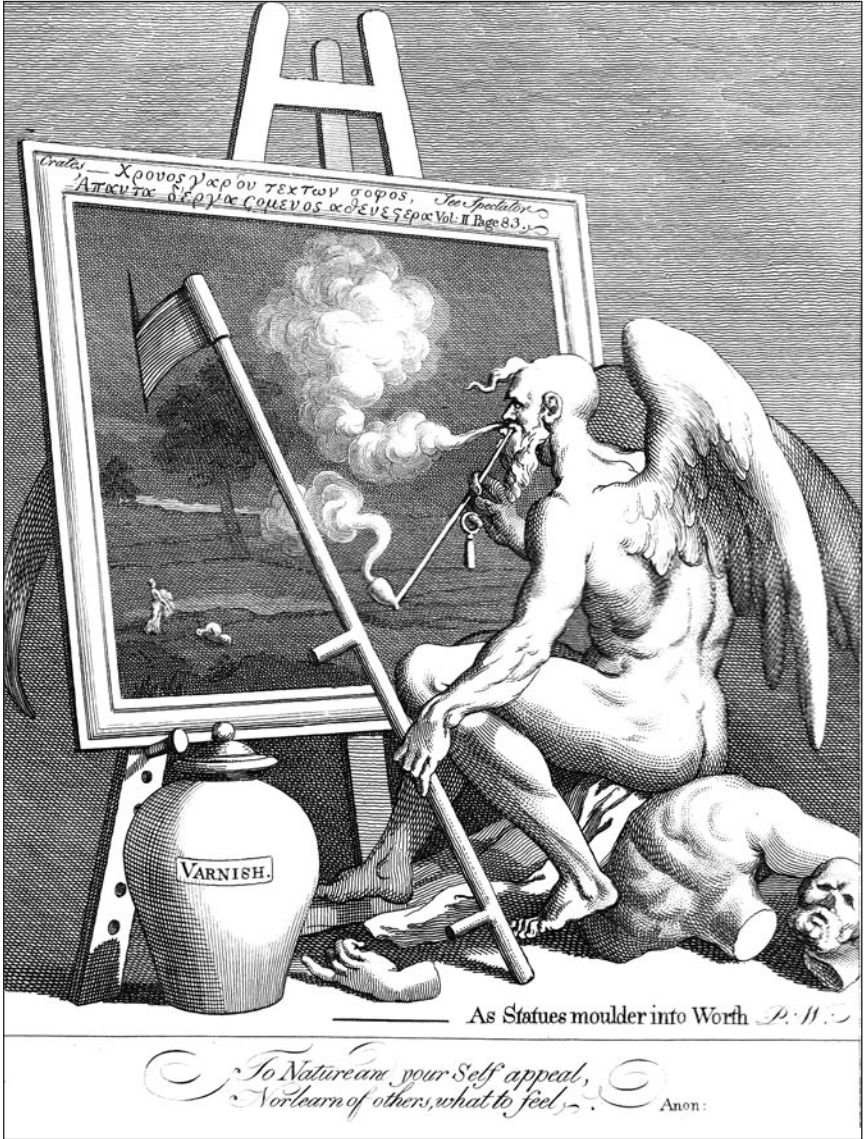


Frontispices des troisième, quatrième et sixième tomes du *Recueil d'antiquités* du comte de Caylus, 1759, 1761, 1764. (Collection de l'auteur) (Fig.7, 8, 9)

et les collectionneurs font l'éloge des vernis lourds au point de favoriser la supercherie quant aux originaux. Le Temps n'est pas ici campé dans l'attitude menaçante du faucheur, qu'il emprunte à la mort. C'est plutôt Hercule s'asseyant sur ses enfants, un négligent, un maladroit qui, sans penser à mal, endommage doublement une toile qu'il transperce de sa faux et enfume de sa pipe.

Par delà le XVIII<sup>e</sup> siècle, je voudrais prolonger la réflexion par une pensée tirée du roman bien nommé *La Plaisanterie* de Milan Kundera (1967) et que reprend la quatrième de couverture de l'édition *Folio* : "La plupart des gens s'adonnent au mirage d'une double croyance : ils croient à la *pérennité de la mémoire* (des hommes, des choses, des actes, des nations) et à la *possibilité de réparer* (des actes, des erreurs, des péchés, des torts). L'une est aussi fautive que l'autre. La vérité se situe juste à l'opposé : tout sera oublié et rien ne sera réparé. Le rôle de la réparation (et par la vengeance et par le pardon) sera tenu par l'oubli. Personne ne réparera les torts commis, mais tous les torts seront oubliés". Chez Kundera, le Temps, plus sombre que jamais, n'extrait pas la Vérité du puits, à la plus grande rage de l'Envie et du Mensonge, mais enfouit tout indistinctement dans la nuit.

François de Callataÿ  
 Historien de l'Art  
 Chef de département à la  
 Bibliothèque royale de Belgique



William Hogarth, *Time smoking a picture*, 1761. (Collection de l'auteur) (Fig.10)

Avant-propos au *Cours de sociologie* d'Albert Marinus (6)

Vaste programme, certes, auquel il n'est pas sûr que la sociologie d'aujourd'hui, dans ses avancées les plus significatives, puisse vraiment répondre. Une dernière fois, on invoquera Durkheim : " Si la sociologie ne devait servir à rien, je n'en ferais pas pendant plus d'une heure " .

Il n'est pas aisé de formuler un jugement scientifique sur un texte daté de plus de cinquante ans, dû à un auteur qui se situait en marge de la gent sociologique, non universitaire par surcroît. D'autant qu'il s'agit, rappelons-le, de notes de cours destinées à des étudiants qui n'envisageaient certainement pas de devenir " sociologues " (à cette époque, cette profession n'existait pratiquement pas, les quelques rares " chercheurs " ne pouvaient être que des enseignants d'université ou des dilettantes), et non d'un traité au sens classique du terme. Toutefois, outre leur intérêt historique, les notes témoignent de la permanence, au sein des théories sociologiques, d'un courant psychologisant qui a connu assez récemment une reviviscence avec ce que l'on appelle un peu trop sommairement le " retour du sujet " . Certes, la vision de la société – vocable qu'il récuse – que propose Marinus ne peut être assimilée à celle d'un Goffman ou d'un Giddens, voire de Boudon et son " individualisme méthodologique " . Mais son insistance à rappeler que n'existent que des individus, à l'instar de Simmel, dont les conceptions ne l'ont cependant guère influencé, n'est pas devenue incongrue de nos jours, alors que se célèbre l'individualisme post-moderne et que les " suprêmes théories " comme le marxisme ou le structuro-fonctionnalisme n'ont pas fini de panser les plaies que leur ont infligées les bouleversements politiques et économiques dont le monde a été le théâtre depuis quelques lustres.

On peut résumer la pensée sociologique de Marinus en quelques lignes. Les relations entre individus, engendrées par des réactions dont le fondement est biologique, le cerveau humain jouant ici un rôle primordial, produisent un mode d'organisation dit " social " , dont la spécificité (ontologique, dirions-nous, mais l'auteur n'utilise pas ce mot) est illusoire. C'est dans l'action du cerveau que se forment les

" idées sociales ", qui n'ont pas nécessairement une valeur supérieure aux autres, notamment aux idées personnelles, fussent-elles non partagées. Albert Marinus a clairement exprimé cette conception dans un autre ouvrage déjà cité :

" Les idées sociales ont une valeur très relative, toute conventionnelle, souvent très superficielles, mais tout approximatives ou fausses soient-elles, elles ont un objectif, maintenir un groupe cohérent, et elles remplissent cette fonction. C'est tout ce qu'on peut leur demander. C'est ce qu'elles confèrent une qualité<sup>6</sup>. "

Mais on pourra objecter que ces idées ne naissent pas tout armées en même temps dans les cerveaux individuels. Ces idées, elles nous viennent des autres, par l'effet de ce que l'on appelle la socialisation. Les autres, c'est-à-dire ceux qui constituent cet être fictif, la société, objet du dénigrement persistant d'Albert Marinus. Et force lui est d'ailleurs de le reconnaître, lorsqu'il évoque, dans le même ouvrage, le caractère construit de toute réalité sociale, ce qui replace notre auteur dans la perspective de ceux qu'on nomme de nos jours " constructionnistes " :

" Les idées sociales nous livrent à l'empirisme. Mais telles qu'elles sont nous les croyons bonnes et justes et vraies avec plus de certitude encore. Et elles servent à nous construire notre réalité. (...) Au moyen de ces idées nous créons actuellement l'histoire de demain. L'histoire d'hier a été forgée dans les mêmes conditions<sup>7</sup>. "

Marinus, comme tant d'autres penseurs du social, n'est pas parvenu à s'extraire du paradoxe qu'engendre le couple " individu – société ". Certes, à première vue, seuls existent des individus, chacun doté de sa conscience singulière. Mais chacune de ces consciences tire le substrat de leur contenu dans ce qu'on appelle une culture, résultat d'une sédimentation historique qui représente comme le capital collectif d'idées et de représentation d'un groupe donné. L'articulation du " je " et du " nous ", si on m'autorise ce jeu de mots lacanien, a hanté les meilleurs spécialistes de la discipline, certains partant du niveau

" macro ", d'autres du niveau " micro ". Et il n'est pas dit que la récente théorisation de la " structuration " due à Anthony Giddens constitue le dernier mot en la matière.

La lecture du cours d'Albert Marinus n'a pas pour moindre qualité de se contraindre à revenir sur les fondements mêmes des sciences sociales. Son texte fourmille de notations originales, qui ont le mérite de remettre en langage courant ce qu'exprime souvent moins bien un certain jargon terrorisant. Et comment ne pas souhaiter lire plus souvent, en guise de péroration de maints ouvrages à prétention scientifique, ces quelques phrases que Marinus a placées à la fin de son cours :

" Nous n'avons pas cherché à élaborer ici une doctrine, mais simplement à dégager un point de vue. Nous le croyons fécond. Si notre exposé revêt une forme systématique, c'est uniquement par nécessité pédagogique. Il faut sérier les questions, avoir un fil conducteur. Mais notre plan et nos idées n'ont rien de dogmatique. Ils n'ont aucune prétention d'être ni complets, ni parfaits. C'est un souci de probité scientifique plus que de modestie, qui m'inspire en terminant mon cours par cette déclaration. "

Claude JAVEAU  
Professeur émérite de l'ULB

#### Notes :

<sup>6</sup>MARINUS, A., *Fiction et réalité*, Bruxelles, sans mention d'éditeur, 1945 ; p. 133.

<sup>7</sup>*Ibid.*, pp. 134-135.

# Devenez membre du Centre Albert Marinus

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise!

La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.

En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

Tél./ Fax : 02-762-62-14

Courriel : info@albertmarinus.org

Cotisations annuelles :

Membre adhérent : 10 Euros  
13 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Abonnement à la revue uniquement : 5 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

310-0615120-32

(communication : "cotisation ou abonnement 2008")

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, Ministère de la Culture et des Affaires sociales, et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale.

Éditeur responsable :

Daniel Frankignoul - 40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert

Au verso : galerie Ravenstein, verrière de la rotonde. (Photo : JMDP)

